

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—Je suis tout à votre disposition, répondit Paul de Gibray.

—Serai-je autorisé, demain, à faire inhumer les deux cadavres ? demanda le greffier.

Le juge d'instruction interrogea du regard Aimée Joubert.

—Il n'y faut point songer... fit-elle... J'en ai encore besoin.

—Le corps de la femme ne pourra rester exposé aussi longtemps que celui de l'homme... reprit le greffier... Malgré les précautions prises, je crains la décomposition complète.

—Eh bien, faites inhumer la femme... Je vous l'abandonne... Quant au cadavre masculin, c'est différent... il faut qu'il reste ici pendant au moins quatre ou cinq jours...

—Il y restera...

—D'ici à cinq jours, ou je serai bien mal servie, ou cet homme sera reconnu.

—Que comptez-vous faire ?

—Vous le saurez bientôt...

Nos quatre personnages quittèrent la Morgue et remontèrent en voiture pour retourner au palais de justice.

Mme Rosier, tout entière à ses réflexions, ne pensait plus à Maurice et il était déjà cinq heures.

La policière, qui pendant dix-huit années avait tenu dans ses mains le fil de cent affaires, dont quelques-unes étaient de haute importance, retrouvait toute son ardeur d'autrefois.

Procédant du connu à l'inconnu, elle combinait, elle calculait, elle mettait son cerveau à la torture.

Son esprit ne s'était point rouillé dans l'inaction.

Il était aussi vivace, aussi lucide, aussi ingénieux qu'autrefois, et la ci-devant policière semblait n'avoir jamais quitté son emploi, tant elle se retrouvait bien, du premier coup, toute entière...

Cependant un pli profond se creusait entre ses sourcils.

—Quelque chose vous préoccupe ? lui demanda Paul de Gibray.

—Oui, et beaucoup... répondit-elle.

—Que cherchez-vous ?

—Je cherche quels liens rattachent au comte Yvan Kourawieff l'affaire que nous suivons en ce moment...

—Croyez-vous donc que ces liens existent ?

—Cela ne me paraît pas douteux... S'il n'en était point ainsi, comment se ferait-il que le tombeau Kourawieff ait été choisi pour servir de lieu de dépôt à certaines correspondances mystérieuses ?

II

—Selon vous, demanda vivement Paul de Gibray, selon vous, le comte Yvan serait donc mêlé à tout ceci ?...

—Il y est mêlé, mais à son insu, j'en ai la conviction... répondit Aimée Joubert. Pourquoi, sans cela, le choix de cette tombe ?... Comment s'en était-on procuré la clef ?...

—Mon Dieu, dit le chef de la sûreté, il me paraît admissible que des gens à la recherche d'un lieu de dépôt aient pris au hasard ce monument funèbre...

—D'autant plus qu'aucun corps n'y reposant, il ne

devait recevoir aucune visite... ajouta le commissaire aux délégations.

—Je vous arrête là, cher monsieur... répliqua la policière avec un accent de triomphe. Vos paroles même me donnent raison. Oui, le tombeau est vide, oui, le corps de la comtesse Kourawieff a été exhumé il y a vingt-trois ans et conduit en Russie, mais la cérémonie a été faite sans appareil, mystérieusement en quelque sorte, afin de ne point éveiller l'attention publique... Les journaux de l'époque n'en disent pas un mot... Qui donc pouvait connaître ces détails ?

—C'est vrai, le comte Yvan seul... murmura le commissaire.

—Encore une fois, la personnalité du comte Yvan ne doit en rien être mêlée au crime ! interrompit Aimée Joubert, avec une sorte d'impatience. Ce jeune Russe est innocent, absolument innocent, et tout s'est fait à son insu... Il existe un autre homme, un misérable, qui savait bien que la tombe était vide, car de près ou de loin il devait s'enquérir des moindres incidents relatifs à la comtesse assassinée... Cet homme, ce misérable, qu'un infailible instinct me désigne, se faisait appeler Franz Muller à Berlin, et poussait l'impudente audace jusqu'à s'insérer sous son nom véritable en Suisse, à l'Hôtel du Mont-Blanc.

—Lartigues !... s'écrièrent à la fois les trois magistrats.

—Je n'en ai point la preuve, mais j'en jurerais ; quand une idée se présente à mon esprit si nette, si persistante, il est bien rare qu'elle soit menteuse !... ici les probabilités me paraissent constituer des certitudes. Mes recherches d'autrefois m'ont prouvé que Pierre Lartigues appartenait à une association ténébreuse ayant pour but d'exploiter la société sur une grande échelle. Qui vous dit qu'aujourd'hui nous ne nous trouvons point en présence de cette bande dont Lartigues doit être un des membres principaux, s'il n'en est le chef, car il est fécond en ressources, fertile en expédients... Il a certainement désigné le tombeau Kourawieff comme lieu de dépôt des correspondances de ses associés, et nul endroit ne pouvait être plus sûr, sous tous les rapports, car il difficile ou plutôt impossible de tenir pour suspects soit un homme, soit une femme qui, vêtus de grand deuil, la figure attristée, une couronne d'immortelles à la main, entrent dans un cimetière et franchissent le seuil d'un tombeau de famille.

—Qui donc, à moins d'être prévenu, verrait matière à suspicion dans un acte si simple et si pieux ?...

Tout ce que venait de dire Aimée Joubert était d'une logique à tel point inattaquable que ni M. de Gibray, ni ses compagnons, ne trouvèrent d'objection à formuler.

Les idées de la policière s'imposaient à eux.

La conviction qu'elle éprouvait s'emparait de leur esprit.

Une seule chose leur paraissait stupéfiante, c'était la merveilleuse perspicacité, l'instinct quasi divinatoire de cette femme qui, depuis deux heures à peine mise au courant d'une affaire inextricable, commençait déjà à porter la lumière où ils n'avaient vu, eux, que ténèbres.

Nos lecteurs savent combien les conjectures d'Aimée Joubert se rapprochaient de la vérité, ils comprendront cet étonnement. Après un moment de silence et de réflexion, la policière reprit :

—Tout confirme mes suppositions... Lartigues voyage à l'étranger, il a été vu dans différents pays... c'est à coup sûr afin de communiquer avec ses associés... Il vient ensuite à Bruxelles, se rapprochant de Paris, où il arrive pour commettre ou pour commander un nouveau crime.

Aimée Joubert ajouta, d'un ton farouche :

—Ah ! ce serait à croire que Dieu prend ma cause en main et prépare ma vengeance !... La prescription qui protège le misérable pour les crimes d'autrefois, pour l'assassinat de la comtesse Kourawieff, n'existerait plus alors, et je pourrais demander et obtenir justice !...

Les voitures s'arrêtèrent.

On était arrivé au Palais.

La demie après cinq heures sonnait.

Mme Rosier, en voyant l'heure au cadran de l'horloge, se rappela brusquement que Maurice avait promis de venir dîner avec elle à six heures précises.

—Je suis extrêmement pressée... dit-elle à M. de Gibray. On doit m'attendre chez moi à six heures... Hâtons-nous, je vous prie...

—Nous n'en avons que pour quelques minutes.

On monta rapidement au cabinet que nous connaissons déjà, et le juge d'instruction chercha la feuille de papier découpée et pliée qu'il regardait comme une chose insignifiante.

Il la trouva sans peine et la présenta à Aimée Joubert.

—Celle-ci la déplia et poussa un cri de joyeuse surprise.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Paul de Gibray.

—Vous disiez ce papier sans importance.

—En a-t-il une que j'ignore ?

—S'il en a une ! Ah !... je le crois bien !... C'est peut-être la lumière au milieu des ténèbres !... le fil d'Ariane à l'entrée du labyrinthe...

—Que voyez-vous donc dans ce papier ?

—Je suis surprise que vous ne l'ayez pas deviné ! Comment n'avez-vous pas reconnu à ces découpures un des moyens mis en usage pour les correspondances diplomatiques dans les ambassades ? Comment n'avez-vous vu, du premier coup d'œil, que vous aviez dans la main une grille ?

—Une grille ? répéta Paul de Gibray. Est-ce bien sûr ?

—Absolument sûr, et demain je vous en donnerai la preuve en m'en servant moi-même... La présence de cette grille trouvée sur l'homme assassiné me confirme de plus en plus dans mon idée première... Oui, nous sommes en face d'une association de malfaiteurs, et l'un des associés a tout bonnement assassiné deux de ses complices. Je supposais, il y a un instant, que Lartigues faisait partie de cette bande. Maintenant je l'affirme... Il y a vingt-cinq ans que j'ai vu dans son portefeuille un papier semblable à celui-ci et, comme vous aujourd'hui, j'ai cru à cette époque qu'il était sans importance... L'expérience m'a révélé, depuis lors, que je me trompais... Lartigues est venu dernièrement à Paris... S'il n'y est plus il y reviendra, car il se croit, il doit se croire à l'abri de tout danger.

—Personne ne le connaît, se dit-il, personne ne le menace...

—Le misérable compte sans moi ! Je suis debout encore et j'ai repris mes armes ! C'est Dieu qui vous a inspiré la pensée de réclamer mon aide ! Qu'il soit béni !

—Monsieur de Gibray, je vous demande la permission d'emporter ce papier... Il me faut l'étudier à tête reposée...

—Emportez-le, madame...

—Demain j'aurai besoin de visiter le tombeau Kourawieff, au Père-Lachaise.

—Je vous y accompagnerai.

—Je tiens à examiner aussi l'intérieur de la voiture où on a trouvé l'homme...

—Cette voiture est dans la cour du Dépôt.

—A merveille... Quels sont les agents qui ont suivi l'affaire jusqu'à cette heure ?

—Sodelet et Martel... répondit le chef de la sûreté.

—Veuillez leur donner l'ordre, ainsi qu'à une demi-